



dimanche 5 décembre 2004

# SINGULARITÉ ET VÉRITÉ

## CONFÉRENCE N°2

PAR MARCUS STEINWEG

### 1. Devenir-Sujet

Une éthique philosophique qui *propulse* le sujet *contre lui*, qui exige de lui que, dans son impuissance, il se réfère à lui, réfute la naïveté mystique et hyper-rationnelle. Elle insiste sur la nécessité de se justifier devant soi. Elle insiste sur la nécessité non morale du sujet « de décider et de penser en son propre nom devant l'inhumain » pour réaliser le drame de sa liberté excessive.

« Quelle est notre éthique, comment produisons-nous une existence artistique (éthique et esthétique), quels sont nos processus de subjectivation qui ne se réduisent pas à nos codes moraux ? », demande Deleuze avec Foucault.<sup>1</sup> Cette question implique une série d'autres questions : la question du nom, du « en son propre nom » aussi bien que la question du sujet, d'un sujet nouveau et autre, auquel ni Deleuze, ni Foucault, ni Derrida ne veulent donner l'ancien nom de sujet universel, transcendantal, autonome, conscient etc. Elle implique la question de responsabilité face à ce que la responsabilité rend impossible, complique ou empêche : la morale, la religion, la loi.

Elle évoque une existence qui se concevait elle-même, qui se réaliserait dans un acte de auto-poïèse artistique. Elle pose donc la question du « devenir » du sujet et est portée par la conviction que la subjectivité constituée au cours de processus de subjectivation ne forme une permanence responsable qu'en tant que processus de genèse : le sujet doit à nouveau disparaître, puis réapparaître, pour disparaître à nouveau. La subjectivité n'existe que sous la forme d'un devenir qui accompagne la genèse de tout sujet, la défie et la déstabilise.

Même s'ils ne génèrent ou ne confirment ni le sujet personnel ni un autre sujet identitaire quelconque (dans un sens classique), les processus de subjectivation visent à la possibilité d'un nom propre qui définisse l'agent et le porteur d'actes responsables. Car décider et penser en son propre nom ne signifie pas moins qu'être responsable. Deleuze voit l'une des leçons essentielles de la pratique philosophique politique de Foucault le fait que personne n'a le droit de parler au nom de l'Autre.

Le « sujet » doit décider et il doit agir. Il choisit ce qu'il choisit en face de ce que Derrida appelle le pire et *le plus pire*. En son propre nom. C'est-à-dire au nom d'une liberté qui est sa liberté de responsabilité, inaliénable et incessible.

L'idée d'un « retour de l'éthique » ne peut être évoquée que dans ce sens : tant qu'il en va de la question de responsabilité de l'individu en tant que sujet, en tant que



Marcus Steinweg, né en 1971, vit à Berlin

Foto: Martina Huss

force politique singulière et autorité de décision. Cette question ne permet de contester ni la rationalité, son urgence, sa nécessité, ni la confrontation, inévitable et indispensable, au sens profond, du sujet rationnel avec une sorte de vertige qui n'est peut-être rien d'autre que le délire du rationnel lui-même.

La reconstitution du sujet ne devrait être facilitée ni par le désamorçage de sa consistance logique, ni par la dédramatisation d'une hyperbole qui ne se contente pas de s'opposer simplement à cette consistance. Le sujet ne peut être que l'instance d'un conflit irréductible. Il articule le conflit d'au moins deux ordres, le transparent et le opaque, l'évidence lucide et son obscurcissement dans l'expérience de l'imprévisible, de l'événement, de la surprise, de l'inconscient et de la contingence.

### 2. Décision et folie

Derrida distingue trois apories du politique ou de la décision : 1. « L'époché de la règle (chaque vraie décision est toujours aussi sans règle, doit toujours aussi « se passer de règle »), 2. « L'épreuve de l'indécidable » (il n'y a pas de décision sans

## L'exposition qui tétanise Berne

**ANTI-BLOCHER** Micheline Calmy-Rey et ses diplomates ont donné l'alerte: hier s'est ouverte une exposition de l'artiste star alémanique Thomas Hirschhorn, qui piétine Blocher et le mythe faisandé de la démocratie directe. Problème: cette violente attaque bénéficie de la vitrine officielle de la Confédération à Paris

LUDOVIC ROCCHI  
05 décembre 2004

Vernissage hier au Centre culturel suisse de Paris. Sans petits-fours, sans champagne et, surtout, sans officiels, si ce n'est le gérant des lieux, Michel Ritter. Où était donc passé l'ambassadeur de Suisse à Paris, François Nordmann? La vitrine officielle de l'art suisse en France vernit une des expositions parmi les plus chères de son histoire (quelque 180 000 francs), et la Confédération n'y envoie même pas son représentant sur place?

### Une colère confidentielle

Malaise, profond malaise. Pendant huit semaines, le Centre culturel, appelé «Poussepin» par ses habitués, offre une tribune très libre à Thomas Hirschhorn pour y fêter à sa manière la première année de l'élection de Christoph Blocher au Conseil fédéral. Star alémanique fort cotée sur le marché mondial de l'art, ce provocateur a décrété qu'il n'exposerait plus en Suisse tant que le ministre UDC serait en place. C'est quasi un refuge politique que Pro Helvetia, responsable du Centre Poussepin, accueille dans ses murs. Des murs suisses, financés par la Suisse, où l'artiste a décidé de mettre à nu une démocratie directe devenue «absurde», un pays comparé aux géolés des tortionnaires américains, et, bête noire de l'expo, un Christoph Blocher contre la photo duquel un acteur n'hésite pas à mimer un chien qui pissé.

L'ambassadeur Nordmann n'a même pas vu tout cela. Mais les prémices de l'expo et son carton d'invitation, envoyé au Tout-Paris politique et culturel, ont suffi à le mettre en alerte. Dans une note confidentielle envoyée à Berne, il a estimé que l'expo pouvait nuire aux intérêts et à l'image de la Suisse. Contacté par «Le Matin dimanche», François Nordmann s'est refusé à tout commentaire. La ministre des Affaires étrangères, Micheline Calmy-Rey, a pris toutefois l'affaire très au sérieux. Cette semaine, le conseiller diplomatique de la ministre a alerté les deux autres conseillers fédéraux directement concernés par l'embarrassant événement artistique, soit Christoph Blocher lui-même, et Pascal Couchepin, ministre de tutelle de la fondation Pro Helvetia.

«Pascal Couchepin a été officiellement averti jeudi par les Affaires étrangères des problèmes que peut poser cette exposition, confirme Jean-Marc Crevoisier, porte-parole

du conseiller fédéral. En l'état, il ne désire pas commenter un choix artistique qui relève de l'entière responsabilité de la direction de Pro Helvetia.» Le terrain est miné, chacun s'avance avec la plus grande prudence. «Pas de commentaires», fait d'ailleurs savoir Christoph Blocher par son porte-parole. L'UDC s'en chargera sans nul doute.

### Couchepin bintôt à Paris

Reste peut-être Micheline Calmy-Rey, qui pourrait expliquer pourquoi elle a fait sonner le tocsin. Mais non, son service de presse fait savoir qu'elle aussi «ne désire pas s'exprimer». Tout au plus, son département confirme avoir alerté MM. Blocher et Couchepin.

Nicolas Bideau, nouveau délégué à la politique culturelle des Affaires étrangères, se montre à peine plus loquace: «Pro Helvetia mène bien sûr une politique indépendante, et nous n'avons rien à dire sur ses choix. Mais, comme ses activités peuvent influencer sur l'image de la Suisse à l'étranger, il serait bon que nous soyons au moins consultés. L'exemple de cette expo à Paris ne fait que souligner ce besoin de concertation.» Michel Ritter, lui, n'y voit aucun problème: «L'art est fait pour questionner. J'essaie de montrer le meilleur en art. Et Hirschhorn est l'un des meilleurs du monde.»

Avec ou sans concertation, le mal est fait. Au silence et à la prudence des uns et des autres devrait bientôt succéder une bruyante polémique. Au fait, Pascal Couchepin se rend mardi prochain en voyage officiel à Paris. Nous lui souhaitons une bonne visite, surtout si l'envie lui prend de pousser la porte de Poussepin...

## Visite guidée de l'expo Hirschhorn

ANTOINE MENSUIER - PARIS  
04 décembre 2004

### Ce qu'on voit

A Paris, il n'y a plus de Centre culturel suisse, mais, à la place, une Suisse imaginaire, celle de Thomas Hirschhorn. Partout, collées, des milliers de coupures de presse helvétique. Beaucoup de photos, de nombreuses représentant Christoph Blocher, seul ou avec son épouse, des articles sur tous les aspects de la vie politique, en particulier l'immigration. Omniprésence de scotch marron, de celui avec lequel «on fait les cartons». Impression d'étouffement. Des écrans distillent des images violentes ou de trains progressant paisiblement dans un paysage alpin. Le thème ferroviaire se répète sous forme de trains électriques - une dizaine d'installations - qui tournent en rond entre plaines et tunnels. Sur les cartons posés aux murs, des centaines de slogans plus ou moins féroces interrogent la démocratie. «L'art est l'antithèse de la démocratie», dit l'un d'eux.

### Ce qu'on

entend Chaque jour, à 16 heures, le jeune philosophe allemand Marcus Steinweg lit un texte sur la démocratie. A 19 heures, le Breton Gwenaël Morel et sa troupe de théâtre jouent, dans un décor trash, «Guillaume Tell», pièce adaptée de Schiller. Avec, comme pour témoins, de chaque côté, deux écrans de télé: l'un passe des images de trains, l'autre le «Guillaume Tell» financé par Christoph Blocher et monté au Grütli. Moment fort: quand, dans un jeu sado-maso explicite, un maître humilie sa chose en la forçant, jusqu'à la faire vomir, à mettre son bulletin de vote, puis sa tête, dans une urne. Moment polémique: quand l'un des acteurs, imitant un chien qui urine contre une photo géante de Christoph Blocher.

### Ce qui se dit

Réactions recueillies hier auprès de visiteurs. Beaucoup de Suisses, pas d'officiels en vue. Une jeune Suisseuse d'origine roumaine: «On ne se sent pas très bien d'être Suisse quand on voit ça. Est-ce tout ce qu'on a trouvé pour parler de la Suisse, et exclusivement sous cette forme? On se croirait en terrain sinistré.» Une dame âgée originaire de Saint-Imier (JB) habitant Paris: «Enfin une critique de la Suisse, un pays qui n'est plus démocratique. Avec cette expo, Ritter (le directeur du centre, n.d.l.r.) va se faire dégommer, c'est sûr.» Le photographe suisse Michael von Graffenried: «C'est très fort. Je suis impressionné par la totalitarité de l'artiste, si je puis dire. J'ai besoin de gens comme Hirschhorn, même si je peux ne pas être pleinement d'accord avec lui.»

## La démocratie pue, mais son argent n'a pas d'odeur

### Edito

MICHEL DANTHE  
05 décembre 2004

Des affiches qui mettent sur le même plan les horreurs de la prison d'Abou Ghraib, la Suisse, sa démocratie et les trois cantons primitifs. Un spectacle théâtral qui complice le conseiller fédéral Christoph Blocher. Un artiste en résidence qui s'est juré de ne plus jamais exposer en Suisse, depuis que ses citoyens ont porté démocratiquement au pouvoir ce même Christoph Blocher: voilà, entre autres réjouissances, celles qui attendent dès aujourd'hui et jusqu'à la fin de janvier les visiteurs du très officiel Centre culturel suisse Poussepin à Paris, l'antenne culturelle de Pro Helvetia en France.

Sous l'égide d'une manifestation promise d'ores et déjà à la polémique: «Swiss-Swiss Democracy».

«Je veux (...) dés-idéaliser la Démocratie, dé-stabiliser la bonne conscience démocratique», déclare l'artiste, qui mène le bal et a goupillé le concept de la manifestation, le Suisse Thomas Hirschhorn.

Lequel n'est, chez les amateurs d'art, pas un inconnu, tout au contraire: il est un des artistes de ce pays les plus cotés du moment (ses œuvres conséquentes frisent le demi-million) et le plus couvert de prix. Un des artistes suisses enfin qui fait partie du très disputé top 100 (54e place) des artistes vivants les plus convoités par l'impitoyable marché de l'art.

Il n'est pas ici question de jouer au censeur: les créateurs ont le droit de donner libre cours à ce qu'ils pensent et ressentent. Et de l'exprimer comme ils l'entendent.

Une chose m'étonne cependant dans le cas de Thomas Hirschhorn. Comment un artiste à la pureté morale si sensible peut-il dans le même souffle déclarer ne plus vouloir exposer en Suisse, conchier même ses processus démocratiques... et accepter de se faire héberger par l'antenne officielle de la culture helvétique à Paris, antenne financée par ces vœux de citoyens-contribuables que nous sommes vous et moi, ici, en Suisse?

Mais, voilà, si la démocratie helvétique pue tant aux narines de Thomas Hirschhorn, son bon argent, lui, n'a visiblement pas d'odeur.

Gageons même que la polémique qui ne pouvait manquer de naître ne nuira pas, loin s'en faut, à la cote financière de l'artiste et des multiples œuvres de sa main qui dorment dans les musées et fondations qui ont misé sur lui. Qui sait, d'ailleurs, peut-être fait-elle même, cette prévisible et inévitable polémique du Centre Poussepin, partie du concept marketing?

## Pro Helvetia: «Nous assumons»

BLAISE WILLA  
04 décembre 2004

«Thomas Hirschhorn est l'un des artistes suisses les plus connus aujourd'hui, je pense même que c'est un honneur de l'exposer au Centre culturel suisse de Paris.» Plus Knüsel, directeur de la Fondation Pro Helvetia - dont dépend le Centre culturel de Paris -, assume donc pleinement le choix de Michel Ritter, patron du Centre Poussepin. «Le conseil de fondation a eu entre les mains son programme annuel, il savait que Hirschhorn était un artiste provocateur et lui a donné carte blanche. Dire que le Centre Poussepin doit parler positivement de la Suisse est une interprétation. A travers la culture, il doit parler des valeurs suisses et la démocratie en est une. Je soutiens donc pleinement la liberté de curateur de Michel Ritter.»

Pas de doute, la place de Michel Ritter n'est plus sujette à discussion aujourd'hui à Zurich. En 2003, l'équipe du Centre s'était pourtant battue contre sa nomination, craignant que leur futur directeur ne privilégie une approche conceptuelle de l'art. Triste fin. Yvette Jaggi, présidente du conseil de fondation, tranchait alors en sa faveur, négociant par avocats interposés le départ des employés du CCSP.

Plus Knüsel le sait bien: convier un artiste qui critique violemment la Suisse alors qu'elle le finance attirera les critiques de l'UDC, toujours prompt à vouloir couper dans les budgets culturels. Pro Helvetia ne joue-t-elle pas avec le feu? «Le risque politique existe, ce ne sera pas la première fois que la droite se fâche, coupe Plus Knüsel. On ne peut pas renoncer à une star par peur de la politique. Le risque fait partie du jeu et la compétence décisionnelle, je vous le rappelle, revient à une fondation autonome. Ce sera à elle de défendre sa décision.»

L'artiste, parlons-en. Sa liberté, sacro-sainte, est à préserver par-dessus tout, personne ne le contestera. Mais que dire d'un homme qui jure qu'il n'exposera plus jamais en Suisse et accepte de s'exprimer dans un centre culturel... suisse? «On peut juger cette attitude incohérente, je l'avoue. Mais, pour Pro Helvetia, il était important de le compter dans son enveloppe artistique. Il faut aussi dire que Hirschhorn est un passionné de la Suisse qui s'est piégé lui-même par son renoncement.» Aider une star de l'art à sortir de ses contradictions fait-il partie du mandat de Pro Helvetia? Ses tuteurs politiques le souhaitent.